

Québec français



Eldorado **Entre le cinéma vérité et la fiction**

Ricardo Codina

Numéro 98, été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44297ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Codina, R. (1995). *Eldorado* : entre le cinéma vérité et la fiction. *Québec français*, (98), 104–105.

ELDORADO

Entre le cinéma vérité et la fiction

Eldorado est un film fou, original, touchant, un film d'une grande témérité. L'espace urbain y est exploité à un point tel que Montréal est perçu comme un personnage, abstrait, il est vrai mais omniprésent. Les personnages sont des jeunes dans la vingtaine, meurtris dans leur quotidien, aux prises avec des problèmes existentiels. *Eldorado*, c'est un hymne aux jeunes adultes en quête de bonheur et d'amour.

Comment est né cet ambitieux projet ? Le réalisateur, Charles Binamé, nous éclaire là-dessus : « Ce projet est né à la fois d'un désir et d'une volonté : questionner notre façon de prendre certains acquis de production pour des réalités et nous mettre en position de réfléchir à notre cinéma sans se mouler pour autant à la facture, aux conventions de jeu et aux conditions d'exercice des modèles en usage ».

De ce désir et de cette volonté est né *Eldorado*, un film dont le budget est modeste (1,5 million\$ canadiens) et dont les dialogues sont improvisés devant la ca-

méra. Binamé a su créer un film hybride, à mi-chemin entre le cinéma vérité et le cinéma de fiction. Comment ? Par une intrigue inventée de toutes pièces, des personnages principaux fictifs, mais des dialogues vrais, des lieux réels et des personnages secondaires (clochards, commerçants, jeunes), choisis au hasard des lieux de tournage, qui jouent leur propre rôle. D'entrée de jeu, le spectateur a l'impression d'assister à un exercice de style mal adapté au goût du grand public. Rapidement, toutefois, les images se succèdent et parviennent à faire oublier cette impression. Il est difficile de ne pas succomber au charme, de ne pas se laisser subjuguer. Regardons-y de plus près.

L'intrigue

Montréal, été 1994 ; l'air est chaud, le soleil brille, les gens passent leur temps dehors, le jour comme la nuit. Six jeunes adultes dans la vingtaine vivent un moment important de leur vie. Le spectateur suit leur destin fragile, fragmenté. Ces personnages lui semblent baveux, sans ambitions, violents, ténébreux et tourmentés, mais ils lui sont tout à fait sympathiques, fougueux et beaux. Voici un bref portrait de chacun d'eux : Rita (Pascale Bussières) a 24 ans ; c'est une jeune skatteuse qui se déplace en patins à rou-



lettes et qui tente d'échapper à un intolérable souvenir de jeunesse. Elle est insaisissable, mais attend de connaître le grand amour. Lloyd (James Hyndman) est un DJ underground blasé qui entretient avec son entourage des relations superficielles jusqu'au jour où il prend le temps de discuter avec Rita qu'il a croisée à quelques reprises déjà. Grâce à cette jeune femme, il prend conscience de sa vulnérabilité, de sa fragilité. Toutes ces années, il s'est donc caché sous le masque de l'insouciance. Marc (Robert Brouillette) et Loulou (Macha Limonchick) forment un couple comme tant d'autres obligé de composer avec la routine du quotidien. Lui, travaille le jour et elle, la nuit. Lui, a enterré ses rêves de musique pour exercer un travail régulier ; elle, ne supporte pas l'idée que la vie de tous les jours ait détruit leurs rêves. Roxan (Isabelle Richer), fille issue d'un milieu aisé, tente, comme si elle voulait se punir d'avoir été riche, d'aider les plus démunis de la société qui errent à l'aventure, dans les rues de la ville anonyme. Elle héberge Rita durant quelque temps. Quant à Henriette (Pascal Montpetit), la jeune trentaine, elle mord dans la vie sans jamais parvenir à nouer d'attaches avec Lloyd, son voisin, avec Rita et encore moins avec son psychologue.

Les comédiens dominent parfaitement leur personnage. Leur travail d'introspection (ils ont dû passer deux mois en atelier d'improvisation) a porté fruit. Ils improvisent avec un naturel déconcertant tout en typant leur personnage de manière fort convenable. La caméra les suit partout dans la ville, dans les rues, magasins, lieux de travail, bars, discothèques, voire dans leur appartement. Les images sont réalistes ; les couleurs chaudes de l'été et des néons les rendent souvent lyriques. Le montage est saccadé, le rythme, parfois rapide, parfois lent, selon les différentes étapes de l'intrigue. Ce procédé de post-production dynamise l'intrigue, ce qui ajoute au crédit du monteur Michel Arcand.

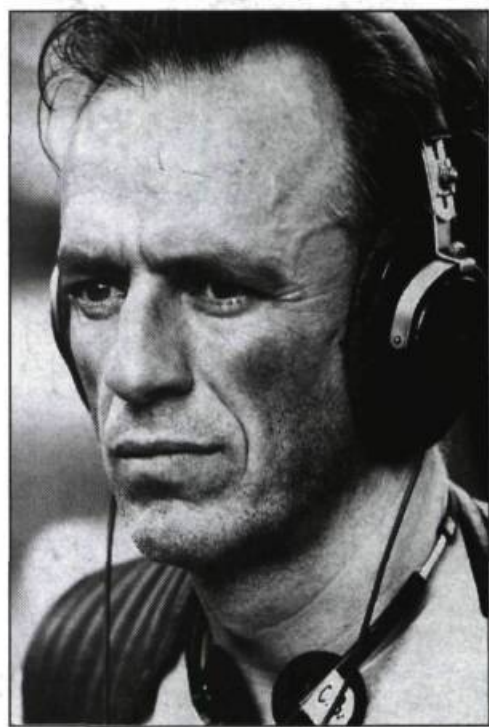
L'hybride

Toutefois, à mon avis, ce qui caractérise vraiment le dernier film de Binamé, ce n'est pas le montage mais le fait que le cinéaste a su fondre deux genres cinématographique en un : le cinéma vérité (proche du documentaire) et le cinéma de fiction. L'objectif implicite du réalisateur est de représenter la vie de quelques jeunes adultes d'aujourd'hui. Dans un film de fiction, le scénariste et le réalisateur se basent sur leurs expériences et

observations pour produire une intrigue réaliste qui colle à l'époque. C'est ce à quoi s'est appliqué Binamé, à titre de scénariste et réalisateur d'*Eldorado*. À l'étape de la réalisation, il a filmé, caméra à l'épaule, personnages et paysages. Les comédiens, par souci de réalisme, n'étaient pas maquillés, l'éclairage était réduit au minimum et les dialogues, improvisés. Tous ces procédés originaux ont été utilisés pour réduire le budget, mais aussi, et surtout, pour reproduire le plus fidèlement possible la réalité des jeunes adultes d'aujourd'hui, celle de la fameuse génération « X ».

Ces procédés simples, si on y regarde de près, sont puisés à même le cinéma vérité, qui rappelle la riche période de l'ONF. Ce genre de cinéma se veut le reflet de la réalité, même si, souvent, il dépasse le cadre du documentaire. Le cinéma vérité force un peu la main au destin pour représenter la réalité. Dans leur long métrage, *Pour la suite du monde* (1963), Pierre Perrault et Michel Brault, les réalisateurs, voulaient faire revivre la tradition de la pêche au marsouin dans le Saint-Laurent, pêche que l'on avait abandonnée depuis une dizaine d'années. Avec l'aide d'anciens pêcheurs de l'île aux Coudres, les deux réalisateurs ont ressuscité, le temps d'un tournage, la pêche au marsouin, qu'ils ont entrecoupée d'entrevues vérités avec les habitants de l'île aux Coudres.

Eldorado a plusieurs caractéristiques communes avec un film de cinéma vérité. D'abord le canevas : on suit une certaine ligne de conduite sans laquelle le film n'aurait ni colonne, ni direction. Bien sûr, le canevas du film de Binamé est sans doute développé d'une façon différente que celui de Perrault et Brault. Mais il n'en demeure pas moins que ce principe est emprunté au cinéma vérité qui ne se souciait guère d'ajouter des dialogues au scénario. Le dialogue, s'il n'est pas spontané donc appris, sonne différemment que celui qu'on utilise dans la réalité. Dans le cinéma vérité, les personnages jouent leur propre rôle qu'ils tiennent dans la réalité. Ce n'est toutefois pas le cas des six personnages principaux d'*Eldorado*, mais ça l'est pour tous les personnages secondaires et les figurants. Le cinéma vérité fuit les studios, préférant, par souci de réalisme sans doute, les lieux réels où les gens vivent réellement ce qu'il font. *Eldorado* se déroule uniquement dans de tels lieux qui n'ont rien de fictifs : appartement de l'un ou de l'autre, magasins, places publiques, discothèques, rues...



Eldorado est donc un film hybride génial qui se situe entre le cinéma vérité et le cinéma de fiction. Il possède les qualités de ces deux genres, sans les défauts. Certes, John Cassavetes et plusieurs autres cinéastes de la Nouvelle Vague ont emprunté cette voie, avant Binamé. Mais, heureusement pour le réalisateur de la télésérie *Blanche*, il est le premier à avoir réussi avec brio un tel croisement. Il est d'ailleurs allé plus loin que les autres, tout en respectant (ce qui à mon avis est un tour de force tenant du génie) les goûts du grand public. Indépendamment des recettes au box-office, *Eldorado* a tout pour plaire aux gens de tous les âges parce qu'il est attrayant (comme un clip de qualité). Pour toutes ces raisons, ce film révolutionnaire dans sa forme et son contenu fait date dans notre cinématographie. Il est la perle rare qui sort aux dix ans. Il est de la qualité des films comme *Pour la suite du monde* (1963), *Les bons débarras* (1979) et *Jésus de Montréal* (1987). De plus, il fait la synthèse des qualités les plus importantes de notre cinématographie, genres et époques confondus. Il est aussi la preuve qu'on peut faire de grands films avec de petits budgets. Sans parler de chef-d'œuvre, *Eldorado* est un film d'une importance capitale, car il est promesse d'avenir.

Merci à Cineplex Odéon de la Place Charest à Québec ainsi qu'Alliance Vivafilm pour leur aide technique